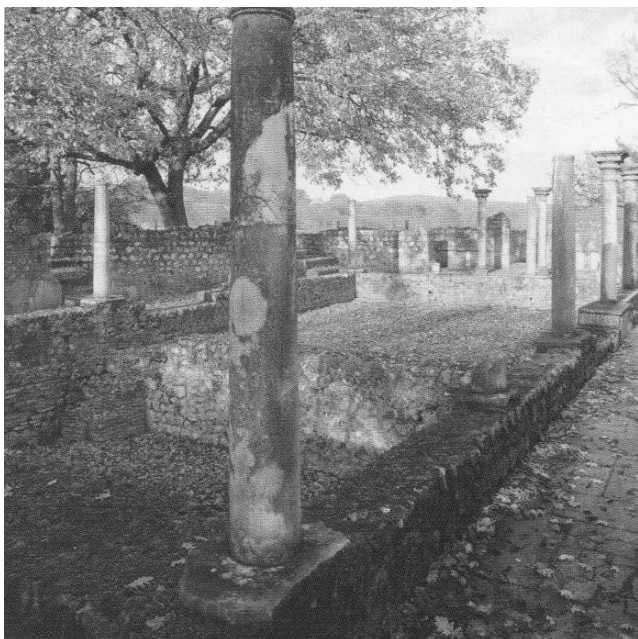


Préparation Montmaurin-Lespugue

Montmaurin



Le nom de Montmaurin pourrait provenir d'une occupation des maures.

Le site de Montmaurin fut occupé dès la préhistoire et se caractérise à l'époque gallo-romaine par la présence d'une importante « villae ».

Montmaurin fut aussi une ancienne bastide fondée le 5 juin 1317 en paréage entre Bernard de Larroque et la comtesse Marguerite de Foix, Dame du Nebouzan qui lui accorda une chartre des coutumes.

Marguerite de Foix (1275-1324) était la fille de Roger-Bernard III comte de Foix et sera mariée en 1291 avec Bernard Jourdain IV de l'Isle Jourdain.

Les seigneurs de Larroque étaient très puissants et dès 1165 tenaient les fiefs jusqu'à Péguilhan,

Nizors, Blajan et Charlas. Cette seigneurie passera à la maison de Cardaillac au 13^{ème} siècle. Les templiers y possédèrent un couvent dont il ne reste aucune trace

A l'entrée des gorges de la Save la chapelle de notre dame de la Hillère était autrefois vénérée pour sa source où les malades accouraient depuis l'Aragon. Elle sera détruite pendant la révolution et fut rebâtie en 1848.

Près de l'église se trouvait un château démoli au XX^{ème} siècle.

La commune est aussi connue par les grottes des Gorges de la Save fouillées les années précédant la première guerre mondiale.

Vestiges de la villa :

Il s'agit d'un vaste domaine terrien, cet ensemble fait partie des plus importantes villa romaines du sud de la France. Avec plus de 450 salles cette demeure était entourée de communs et trônait au milieu d'une vaste exploitation agricole.

Pillée lors des invasions barbares elle sera abandonnée à la suite d'un incendie au IV^{ème} siècle.

Lespugue

Dans les gorges abruptes de la Save, sur le territoire communal, se trouve un ensemble de grottes et d'abris préhistoriques. Lespugue est mondialement connu par la découverte de « la Vénus dite de Lespugue ».

Dans le bois de St Martin furent découverts des vestiges d'un camp fortifié qui témoigne de l'occupation humaine à l'époque gallo-romaine.

Au moyen âge le village comportait un château dont la construction remonterait au XII^{ème} siècle. En 1291 ce domaine de la comtesse Marguerite de Foix faisait partie du Nebouzan.

Remanié au XIV^{ème} il servira de poste avancé à Gaston Phoebus dans ces conquêtes de l'Armagnac.

Sarremezan

Le village est mentionné en 1252 lors de sa réception d'une chartre des libertés, la chartre des coutumes sera accordée aux habitants en 1351.

L'actuelle chapelle saint Julien occupe probablement l'emplacement d'un sanctuaire gallo-romain à ciel ouvert ce qui prouverait que le site de Sarremezan fut occupé dès cette époque.

Histoire : Le Nebouzan :

Le pays de Nebouzan eut des dimensions et une composition territoriale évolutives jusqu'aux années 1415 où il prit une forme qui dura jusqu'à la révolution.

Son destin fut d'abord lié à celui du Comminges qui, avant de se constituer en comté vers 900, subit l'occupation des romains, puis des Wisigoths jusqu'en 507, des descendants de Clovis jusqu'en 752 puis des Carolingiens jusqu'à fin du 11^{ème}.

Ce Nebouzan primitif était une vicomté vassale du comté de Comminges, et un archiprêtre comprenant 22 paroisses et annexes. Il en perdra 14 avec l'exode des habitants et les annexions dues à l'évolution des familles de seigneurs.

Avec la mort de Bernat V de Comminges à Lanta le 30.11.1241, marié à Cécile de Foix, son fils unique rendra hommage au comte de Toulouse le 4 décembre de la même année, le Nebouzan et le Comminges se séparèrent.

Le Nebouzan ancien deviendra fief du comte de Bigorre puis sera donné en gage au comte de Foix en 1258. Il était composé de huit villages : Lespugue, Sarremezan, Nizan, Sarracave, La Roque, Saint Blancard, Balesta et Blajan.

En 1267 il sera uni à la ville de St Gaudens qui deviendra sa capitale. Il deviendra alors le « Nebouzan aux cinq châtelainies », formé de territoires séparés réunis sous une même appellation : St Gaudens en 1267, St Blancard siège de l'archiprêtre, Cassagnabère en 1271, Sauveterre en 1390 et Mauvezin en 1415 fief du comte de Foix. Après la mort du comte Jean 1^{er} de Foix et viguier d'Andorre en 1436 le Nebouzan ne sera plus modifié jusqu'en 1790.

La châtelainie de St Blancard comprenait Lespugue, Sarremezan Montmaurin ... Mais aussi la baronnie de la Roque et les abbayes cisterciennes de Nizors ou de la Bénédiction-Dieu près de la bastide de Boulogne et de Bonnefont.

Sous l'ancien régime les états provinciaux se réunissaient tous les ans à St Gaudens et l'abbé de Nizors en était le président.

Le clergé y était représenté par les trois abbés de Nizors, Bonnefont et l'Escaledieu ainsi que le syndic du chapitre de chanoines de l'église St Pierre de St Gaudens. La noblesse comprenait huit barons dont ceux de la Roque, Ramefort et Rodets et les douze seigneurs et quatre capitaines des châteaux de Miramont, Mauvezin, St Plancard et Lannemezan.

L'ordre du tiers était représenté par le consul de St Gaudens et les cinquante-sept membres des autres communautés dites « taillables », c'est-à-dire assujettis à la taille.

Les grottes des gorges de la Save et de son affluent

Les gorges de la Save

Les fouilles conduites par René de Saint-Périer dans les sites paléolithique des gorges de la Save se retrouvent dans les articles et notes publiées par celui-ci, soit 25 écrits parus entre 1911 et 1933.

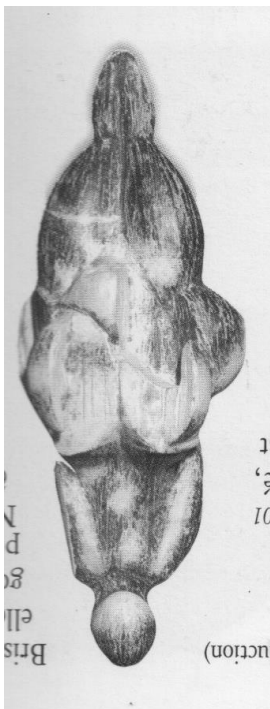
Né en 1877 dans le Loir et Cher, le comte de Poillou de Saint-Périer fit des études de médecine à Paris de 1898 à 1903. Intéressé par la biologie il s'orientera vers l'archéologie à partir de 1910.

En 1911 un ami revenant du Comminges lui décrit les gorges de la Save : « les parois de la vallée étaient creusées de grottes naturelles ». Ces cavités passaient localement « pour avoir servies d'habitations à des populations préhistoriques ».

Intéressé il découvrira que ces sites avaient été mentionnés à Lespugue en 1890 par l'abbé Couret et il décida d'en tenter l'exploration. Une première période intensive de fouille fut réalisée entre 1911 et 1914. La première publication de 1911 annonce une découverte dans la grotte des Rideaux. Il retournera à Lespugue l'année suivante et élargira ses recherches sur trois autres cavités. Ses contributions exposèrent les premiers résultats des fouilles de la grotte des Rideaux et en mars 1912 il fit part de la découverte et fouilla la grotte des bœufs et en décrit une « station magdalénienne située dans un petit abri sur la rive opposée de la Save. »

(Le magdalénien, mot découlant de la grotte de la Magdeleine en Dordogne, est la période de l'art riche et diversifié en peintures et gravures de - 17000 à - 14000 ans avant JC).

Ayant épuisé les deux sites il débutera la grotte des Harpons tout en approfondissant celle des Rideaux lorsque éclatera la guerre et où il sera officier médecin.



Après la coupure liée à la guerre il reprendra ses fouilles en 1922 avec sa femme Suzanne, voulant achever l'exploration de cette grotte des Rideaux. C'est alors qu'un coup de pioche aboutira à la découverte de la fameuse Vénus gravettienne. La Vénus de Lespugue constitue un symbole de la maternité. Cette statue féminine fut trouvée en 1922 par R et S de Saint Perrier dans la grotte des Rideaux. Brisée au moment de sa découverte, elle provient du Périgordien supérieur dont l'âge absolu peut être estimé approximativement à 21000 ans avant JC. L'original est conservé au musée des antiquités nationales à St Germain en Laye.

Il poursuivra la fouille de la grotte du Rideau jusqu'en 1923. Puis il reprendra la fouille de la grotte des Harpons en 1926-27. Parallèlement il étudiera un lot de faune du pléistocène découvert lors de travaux près d'un pont sur la Save. *Le pléistocène est la première époque géologique du Quaternaire marqué par les périodes glaciaires (de 2,58 millions d'années à 11700 av JC.)*

Deux nouvelles cavités seront découvertes et fouillées : la grotte des Scilles (1923-24) et la grotte de Gouërris (1924-26)

Conservateur du Musée d'Etampes (Essonne), il mourra le 12 septembre 1950 au château de Morigny-Champigny en étant président honoraire de la Société préhistorique française. Son principal ouvrage : livre sur les grottes d'Isturits et d'Oxocelhaya.

La Vénus de Lespugue a été découverte dans un environnement archéologique précis, car l'industrie lithique et osseuse de la couche appartient au Gravettien avec ces caractéristiques : burin dit de noailles, pointes de sagaies à rainures, lissoirs et perles en os soit de 23000 à 22000 avant JC. La grotte avait été réutilisée pendant la période dite du bronze, mais aussi au moyen-âge.

Cette statue en ivoire de mammoth mesure 144 mm de haut, c'est selon un expert la plus grande des statues en ronde-bosse paléolithique françaises et une des plus grandes connues en Eurasie. Son interprétation a fait l'objet de différentes lectures, ainsi Yves Coppens remarquait que le fessier était à l'envers et qu'en tournant la statue une autre figure féminine apparaissait, le pagne devenait une chevelure.

Une autre experte voit, en renversant la statue, un personnage en train d'accoucher.

La statue sera donnée avant 1924 au département de Paléontologie du Musée national d'histoire naturelle avec le numéro d'inventaire 19030.

Elle fait actuellement partie des collections du musée de l'Homme à Paris.

Les grottes de Montmaurin

En haute Garonne, dans le pays de Comminges, des grottes se situent dans les gorges de la Seygouade, affluent de la Save et sur sa rive droite. Elles se trouvent dans une zone karstique et les grottes se sont développées sur plusieurs niveaux, correspondant à des étapes d'enfoncement de la rivière. Elles se répartissent sur une paroi verticale de calcaire et regroupent la grotte Boule, appelée de Montmaurin, car elle seule était visible jusqu'au milieu du XX^{ème} siècle, celles de la Terrasse, le Putois, le Coupe gorge, la Niche et d'autres. Elles sont à environ deux kilomètres des gorges de la Save.

Leur découverte est liée à l'amplification de l'exploitation de carrières. Ainsi la progression du front de carrière révélera des grottes après la seconde guerre mondiale. Le 21 septembre 1945 l'abbé Henry Breuil vient visiter et les fouilles commenceront et dureront de 1946 à 1961.

Au niveau supérieur la grotte Boule (ou de Montmaurin) ainsi que celle effondrée de la Terrasse, s'ouvrent à 40 mètres au-dessus du cours d'eau. La grotte du Coupe-Gorge et la grotte de la Niche, ainsi que des poches et cavités voisines se trouvent à environ 25 mètres au-dessus de la rivière. Enfin les grottes du Putois sont au niveau de la route à seulement quatre mètres en surplomb de la Seygouade.

Elles contiennent un remplissage à multiples couches couvrant la longue période de l'inter glaciaire Mindel-Riss, soit près de - 400 000 ans jusqu'à la fin du Néolithique. Plusieurs de ces grottes livrèrent des fossiles, dont la mandibule de Montmaurin trouvée dans la grotte de la Niche.

Le proto-Aurignacien fut retrouvé dans la grotte des Abeilles. Les cavités de La Terrasse, Coupe-Gorge et la Niche constituent des gisements importants pour l'étude des phases du paléolithique, voisines de celles de Lespugue où fut trouvée la « Vénus de Lespugue » dans la grotte des Rideaux, datée de la culture du Gravettien (*vient du nom de l'abri de la Gravette à Bayac en Dordogne, connue pour ces figures de vénus, période allant de - 29000 à - 23000 ans av JC.*)

Si la culture Acheuléenne est présente dans les grottes de Coupe-Gorge, Niche, Boule et Terrasse, celle du Moustérien l'est dans celles de Coupe-Gorge, Putois et Abeilles, et l'Aurignacien se retrouve dans celle des Abeilles, tandis que le Magdalénien et les âges du bronze et du fer, se retrouvent dans celle de Putois.

Ainsi ils apportent une preuve de l'utilisation pendant d'immenses périodes de ces lieux et de l'adaptation des hommes à suivre l'avancée géologique des terrains.

Balade à Montmaurin du 16 mars 2025

Par une fraîche température et un soleil rasant qui éblouit au bord de l'horizon, tandis que les ramures squelettiques sont immobiles, figées par l'absence de vent.

La route vers le Nébouzan défile entre les alignées de platanes séculaires, dont l'ombre était recherchée pour les voitures lentes tirées par la force animalière de nos proches ancêtres. Dans les champs travaillés de grands espaces sont couverts de fèves, ces fèves à bétail qui seront retournées et enfouies dans la terre pour apporter ses éléments enrichissants. Une manière très ancienne de ne pas utiliser la chimie destructive et assassine.

Sous ce ciel gris mais lumineux nous découvrons dans les villages ces platanes taillés courts et dont les boursouflures engendrées par les coupes répétées forment des excroissances marquant la souffrance du végétal devant cette intervention brutale de l'homme. Ces squelettes torturés vont pourtant renaître avec le changement de saison démontrant la persévérance de la nature.

Dans des champs les aigrettes blanches, parfois endormies debout, se réveillent avec de petits vols circulaires ou dans une envolée groupée avec des rapides battements d'ailes.

Des champs de colza d'un vert prononcé s'enjolivent de quelques fleurs jaunes annonçant la floraison proche qui couvrira d'un jaune éclatant les vallonnements de la région.

A l'entrée de Gajan un tulipier majestueux arbore ostensiblement sa floraison concentrée et colorée. Le long des ruisseaux de hauts arbres, comme desséchés, sont fournis de nombreuses touffes de gui, prédateur naturel qui asphyxie et tue la végétation.

Le lieu d'arrêt se situe près de l'entrée des vestiges de la grande « villae » gallo-romaine de Lassales dite de Montmaurin. Des pâquerettes, à courtes tiges et à demi ouvertes en cette matinée, parsèment l'étendue verte de points blancs.

Le début de parcours s'effectue en franchissant le pont sur la Save, nous sommes ignorés par les vaches dans un champ à droite, agglutinées par groupe autour d'une botte de foin et un peu crottées par leur séjour permanent dans le pré.

Sur la gauche une grande étendue de colza à la teinte sombre laisse émerger quelques timides fleurissements jaunissants. Le chemin sur la gauche nous fait quitter la départementale pour accéder à un sol solidifié par une masse caillouteuse qui amorce une légère pente. Quelques flaques d'eau rappellent que la pluie a été présente récemment. Nous longeons le ruisseau de Montégut qui

s'écoule en interprétant son chant cristallin en contre bas.

Nous nous en éloignons au fur et à mesure du franchissement des courbes de niveau, car la montée facile s'avère longue et interminable avec près de deux kilomètres. Il s'agit de s'élever de près de 90 mètres et cela sollicite la musculature. Sur les côtés boisés des centaines d'arbres morts ont été décapités, déracinés et gisent sur le sol en attente d'une très longue décomposition.





Une fourniture de nourriture aux myriades d'insectes qui consciencieusement vont digérer la cellulose, cette manne pour enrichir la terre. Ceci dans un cycle interminable du renouvellement écologique lorsqu'il n'est pas entravé par l'homme moderne.

Pour le moment ces troncs subissent l'invasion des mousses et champignons qui participent activement à cette transformation. A la vue, les chênes génèrent un étonnement, une interrogation. En effet les arbres en maturité

perdent pratiquement toutes leurs feuilles pendant l'hiver alors que les arbrisseaux, jeunes pousses de cette même espèce, conservent un feuillage brun-jaune toujours attaché. Peut-être un besoin pour cette jeunesse et adolescence de ces végétaux de conserver un voile de protection, une façon pour la nature de montrer ses capacités à résister aux évolutions saisonnières mais aussi climatiques en général.

L'aléa inhérent à chaque sortie se produit alors. Un grand arbre s'est effondré en travers du chemin, barrant le passage. L'importance du branchage nécessite un passage avec les jambes très fléchies sous le tronc principal puis le franchissement d'une branche peu souple qui demande à lever les jambes. Exercice facilité par une main secourable qui maintient l'obstacle le plus bas possible. Un intermède qui vient agrémenter le parcours et ralentit l'avancée car le passage de 57 personnes nécessite un certain temps.

Le gazouillis de rares oiseaux apporte un flash d'allégresse avec cette annonce de renaissance.

A gauche, sur le haut de la pente d'un pré, un bouquet de prunier découvre sa parure touffue de fleurs blanches, ces premières couleurs du printemps. La prairie à l'herbe rase est parsemée de brassées d'herbes hautes et parfois d'égantiers aux lianes assoupies. Sur le talus à gauche des violettes se dressent avec leurs belles corolles violacées. Sur la droite un filet d'eau claire cascade dans une mélodie rafraîchissante. Pourtant il ne fait très chaud et le soleil avec parcimonie vient parfois nous irriguer de ses rayons.

Le raidissement de la pente chauffe les cuisses tandis que le sol se couvre d'amas de brindilles de



bois mort, comme balayés par les pluies. La rampe devient usante, heureusement un virage à gauche nous fait entrevoir des bâtiments de ferme, tout là-haut. Mais il faut encore suivre les lacets qui, dans leur inlassable continuité, semblent rejeter l'approche que l'on pensait atteindre.

Les bretelles du sac à dos commencent à faire sentir une impression de cisaillement des épaules. Il devient nécessaire de reculer le sac pour éloigner la charge du dos et libérer quelques minutes d'apaisement.





Enfin en longeant le long et haut empilement de troncs et branches, coupés et destinés au chauffage, le dernier virage nous laisse percevoir le replat.

Une bonne pause st nécessaire pour effectuer le regroupement de la longue file aux groupes dispersés. Nous sommes proche du lieu-dit Tucoulet, à l'entrée du village de Sarremezan. A une centaine de mètres plus bas le jardin Henri Labeille, qui surplombe l'abri bus, fait admirer ses arbustes fleuris avec le jaune de forsythia ou le rouge du pommier du japon

tandis que les feuilles du photinia virent au rouge.

La reprise demande une mise en file indienne sur la départementale 9d avant de rapidement prendre la direction de Lespugue. Petite montée entre les maisons où les arbres des jardins commencent à se vêtir d'une tendre verdure, de minuscules bourgeons venant colorer le bout des bronchioles, ternes comme desséchées. L'amorce de la nouvelle vie qui se perpétue dans cette nature en mouvement

permanent et capable de s'endormir comme les animaux pour éviter d'épuiser des ressources avant de renaître avec le retour de la chaleur, cycle immuable.

Un trajet tranquille jusqu'à l'approche de la chapelle St Julien et du cimetière accolé sur le monticule devant nous. La haie bordant le talus à droite a été déchiquetée mécaniquement offrant une vision triste et atterrante du traitement de la végétation.

Puis à gauche s'amorce le raidillon passant à proximité de l'édifice religieux orné de son clocher mur, alors que sur la droite la vue découvre la vallée verdoyante. Nous



contournons le site pour prendre à droite le chemin du haut de l'Ardouet pour atteindre une éminence où se situe une table d'orientation qui permet de découvrir l'horizon jusqu'à la barrière pyrénéenne. Mais seulement les jours où la visibilité est permise, pas aujourd'hui et seule la vision du bocage où les haies sont très rares nous apporte quelques instants de béatitude devant la prodigieuse beauté des couleurs de cette nature en éveil.



Nous coupons à nouveau la départementale pour s'engager dans une sente montante entre une immense roncier rampant et les champs remontant à flanc de coteaux. Puis une descente se propose sur cette petite route asphaltée il y a des années et qui permet de rejoindre la route en direction de Hazeuille. Cette voie, si elle possède deux traces nettes de passage des roues, est occupée au milieu par des touffes de plantes herbacées qui ont repris leur liberté.



Ceci forme de petits monticules solides, obstacles où il convient de lever les pieds pour éviter le blocage et la perte d'équilibre. C'est alors qu'une marcheuse heurtant un de ces traîtres bouquets se retrouve à terre. Il faut donc pratiquer des premiers soins avec le matériel de secours et attendre une lente diminution du traumatisme avant de reprendre la marche.

Nous bifurquons sur la droite et passons devant un corps de bâtiments dont l'extérieur

a été agrémenté d'un petit pont maçonné, avec une aube de moulin miniature, immobile par manque d'eau. A quelques mètres une construction décorative s'abrite sous de hauts arbres. C'est l'occasion de trouver chez l'habitant quelques glaçons pour atténuer les conséquences de l'impact subi par notre accidentée.

Nous prenons à gauche la « route de Cassajer » sous un ciel nuageux et où l'absence de soleil provoque des sensations de frilosité. Sans aucune feuille, un forsythia resplendit de sa floraison, tandis que le sol s'enrichit de brassées de jonquilles dressées et ouvertes.

La redescente vers le talweg s'effectue sur un revêtement de fines brindilles et ramures concassées, de feuilles desséchées constituant un tapis conçu par l'eau des orages dévalant la pente et rejetant les débris sur une partie de la route attenante à l'accotement.

Le chemin sur la gauche devient caillouteux et de nombreuses grappes de primevères officinales, aussi appelée « coucounes », offrent leurs fleurs jaunes sortant de leur calice en tube vert et aux feuilles ridées et nervurées. Son nom provient d'un mot médiéval faisant allusion à la floraison printanière. Au ras du sol de larges feuilles du plantain, fraîches et tendres, s'étalent collées à la terre.



Dans le pré en pente des chevaux regardent notre passage et s'approchent du chemin sans peur. Deux ont une robe particulière avec des taches noirâtres sur un pelage blanc, un résultat de mélange de races. Des pissenlits fleurissent avec leur belle fleur jaune, prémices d'une reproduction rapide. Lespugue se profile au sommet d'une colline et notre marche s'élève à nouveau sur la route où nous découvrons, sur la droite dans un pré descendant, un béliar arborant de magnifiques et longues



cornes vrillées.

Après des pas qui deviennent lourds dans ces franchissements de niveaux nous atteignons l'église et sa tour si particulière avec son escalier extérieur dans une cage ajourée jusqu'au 6^{ème} étage.

Nous redescendons alors vers la sortie du village sur la droite pour atteindre après petite descente les vestiges de l'ancien château et où un emplacement est aménagé avec quatre tables de pique-nique, mais aussi des possibilités d'assise.



Il est temps de se restaurer et profiter de l'agrément d'un faible soleil, réconfortant tout de même. La convivialité se traduit par les partages de chocolat, de gâteaux faits main par la pâtissière et aussi la goutte d'alcool et d'armagnac. De quoi se réchauffer et être à même de reprendre la route. Cependant il convient d'écouter la partie anglaise de la vie d'Aliénor d'aquitaine.

Deux mois à peine après son divorce de 1152 Aliénor, l'héritière la plus riche de l'occident, épousera Henri

Plantagenet comte d'Anjou et duc de Normandie.

Deux ans plus tard ce dernier fera valoir ses droits, issus de sa mère Mathilde petite fille de Guillaume le conquérant, en héritant de l'Angleterre, du sud du pays de galles et de l'est de l'Irlande. Ainsi le nouveau roi couronné le 19 décembre 1154 avec sa femme se retrouvera à la tête d'un territoire s'étendant des Pyrénées à la frontière de l'Ecosse dit « empire Plantagenet. »

Aliénor donnera neuf enfants à son mari, de neuf ans son cadet, de 1153 à 1160 entre ses 29 et 42 ans avec une naissance tous les dix-huit mois. Deux fils décéderont en bas âge dont le premier

Guillaume à 3 ans. Resteront dans

l'ordre : Henri le jeune, Mathilde, Richard, Geoffroi, Aliénor, Jeanne et Jean.

Malgré l'accaparement de ses maternités, elle se verra confier la gouvernance de l'Angleterre en l'absence de son mari.

Avec ses enfants très jeunes elle traversera souvent la Manche pour visiter les domaines d'Henri II : l'Anjou, le Maine et la Normandie, et pour imposer son autorité dans l'Aquitaine de ses ancêtres.

Elle sera présente lors du siège de Toulouse en 1159, ville qu'elle revendiquait en héritage de sa grand-mère paternelle Félipa, comtesse des lieux.

Cependant, vers 1169 Aliénor prendra ses distances avec Henri qui s'affichait avec sa maîtresse en Angleterre. Elle se rendit en Aquitaine où elle concentra ses efforts sur ses territoires et où son fils Richard, désigné pour lui succéder sur ses terres, la rejoindra. Elle l'initiera à l'art de gouverner et en 1171, à sa majorité légale de 14 ans, elle le fera introniser duc d'aquitaine à Poitiers puis à

Limoges. Son fils Henri II le jeune avait été couronné roi à quinze ans à Westminster, mais son association au trône à son père ne lui donnait pas satisfaction car il était réduit à une inaction représentative qu'il regrettait. Ce fils aîné prendra les armes contre son père, par suite d'une demande de ce dernier de céder des châteaux à son jeune frère Jean, dépourvu de terres. Cette requête fut très mal reçue et en mai 1173 il attaquera des châteaux du Vexin du roi son père.





Il sera aussitôt suivi de Richard et Geoffroi, qui dit-on : « préférèrent suivre le conseil de leur mère, la reine et suivre leur frère plutôt que leur père. » Il instrumentalisera le meurtre de l'archevêque Thomas Becker assassiné en 1170 à la demande de son père en écrivant au pape une lettre justifiant la trahison d'Henri défini comme un tyran. Cependant en 1173 les chroniqueurs placèrent la reine au centre de cette révolte contre Henri II, sans tenir compte de la façon de gérer de ce dernier.

Les révoltés obtiendront l'appui de Louis VII roi de France et père de Marguerite de France l'épouse d'Henri le jeune.

Des combats se dérouleront jusqu'à l'année suivante où Henri II écrasera tous ses ennemis. Il se réconciliera avec ses trois fils mais maintiendra alors Aliénor en résidence surveillée dans le château de Salisbury. Celle-ci bénéficiera de conditions de détention digne de son rang de reine, disposant de chambrières et d'un chapelain et pouvant continuer d'apporter son aide à un hôpital pour nécessiteux.

En 1183 son fils Henri mourra et elle sera transférée près de Reading où se trouvait enterré son premier fils Guillaume. L'année suivante elle participera avec toute sa famille aux fêtes de Noël à Windsor.

Elle devra attendre quinze ans, la mort d'Henri II le 6 juillet 1189 abandonné de tous, pour retrouver sa liberté et son pouvoir. En effet Richard devenu roi d'Angleterre en succession de son père libèrera aussitôt sa mère pour lui accorder les pleins pouvoirs en Angleterre. Son veuvage lui offrira une durée de puissance importante sur l'ensemble de l'empire Plantagenet.



Sitôt couronné Richard s'engagera dans la troisième croisade et passera l'hiver en Sicile où sa mère lui conduisit sa fiancée Bérengère de Navarre, assurant ainsi une alliance pour le sud de son duché. C'est alors qu'Aliénor dut gérer la trahison de son fils Jean dit sans terre. En effet celui-ci s'était rapproché de Philippe Auguste roi de France pour déposséder le roi d'Angleterre absent. Lors de son voyage de retour Richard sera fait prisonnier par l'empereur germanique Henri VI le sévère qui exigera une lourde rançon.



Aliénor récoltera une somme colossale et ira à Mayence pour négocier la libération de son fils. Revenu en Angleterre ce dernier recevra la bénédiction de l'archevêque le 17 avril 1194 et Aliénor obtiendra qu'il pardonne à son frère Jean. Mais en début d'avril 1199 Richard sera mortellement blessé par une arbalète en assiégeant le château de Châlus en Limousin. Sa mère, âgée de 77 ans et estimant avoir fait son devoir, résidait alors à l'abbaye de Fontevraud.



Elle se rendit au chevet du moribond pour lui demander de désigner Jean comme son successeur et non le fils de Geoffroi, son autre frère décédé.

Cette décision contestée par son petit-fils le duc Arthur qui n'accepta pas de ne pas être désigné roi l'amena à se battre contre ce dernier à 80 ans. Elle accompagnera des mercenaires dans des expéditions militaires et il est dit: « La reine Aliénor, mère du duc, avec ses routiers, pénétrèrent en Anjou, le ravageant parce qu'il

avait reçu Arthur. » A l'été 1202 elle tomba dans une embuscade de son petit-fils près de Fontevraud et se réfugia dans le donjon de la place forte de Mirebeau à 30 km au nord de Poitiers, jusqu'à ce que Jean la délivre. Cette victoire occasionnera la capture d'Arthur par son oncle Jean qui l'assassina secrètement. Cependant le nouveau roi, déjà traître à son frère voulut régner par la terreur et deviendra impopulaire. Ses barons se révolteront contre lui et Philippe Auguste en profitera pour prendre le Château gaillard, verrou de la Normandie en 1204. A cette nouvelle, l'octogénaire Aliénor mourra dans la nuit du 31 mars au 1^{er} avril. Dans les semaines suivantes la Normandie, l'Anjou, le Poitou se rendirent au roi de France. Ainsi le décès de la reine actera l'effondrement de l'empire qu'elle avait contribué à construire

Mère attentionnée, Aliénor prendra plaisir à arranger des mariages pour les Plantagenets. Ainsi de ses filles : Mathilde épousera Henri dit le lion duc de Saxe et de Bavière et sera mère d'Otton IV, sa deuxième fille Aliénor sera mariée avec Alphonse III de Castille, première dynastie espagnole après négociation avec son cousin Alphonse II d'Aragon, enfin Jeanne épousera le roi de Sicile puis le comte de Toulouse Raymond VI. Elle ira chercher Bérengère de Navarre à Pampelune pour l'amener jusqu'en Sicile pour rencontrer son futur époux Richard cœur de lion. Pour satisfaire Jean qui désirait une paix avec Philippe Auguste, elle ira chercher sa petite fille Blanche de Castille pour la marier à l'héritier du trône de France, le futur Louis VIII (St Louis).



Ainsi son fils Jean sans terre et ses filles lui ont assuré une descendance dans la plupart des maisons



royales d'Europe et son prénom sera repris au sein des dynasties d'Angleterre et d'Espagne.

Elle sera grand-mère d'Henri III roi d'Angleterre, d'Otton IV empereur romain germanique en 1209, de Raymond VII comte de Toulouse, d'Aliénor reine d'Aragon, d'Urruque reine du Portugal, d'Henri 1^{er} roi de Castille et Bérengère reine du Léon mais aussi arrière-grand-mère de St Louis roi de France. Une grand-mère de l'Europe en quelque sorte !



Ce fut une femme célébrée pour sa beauté et son intelligence, souvent contestée dans un monde misogyne, et elle sut mener une politique de grande envergure en s'imposant par charisme, avec une solidité et une efficacité redoutable.

Avec son long règne jusqu'à 82 ans elle gouverna avec lucidité en préservant son pouvoir tout en osant défier l'autoritarisme royal. « Passionnante et vindicative » dira Michelet dans son Histoire de France. Sa

cour contribuera largement au rayonnement artistique de cette lignée de rois d'Angleterre. Elle accordera des franchises urbaines aux grandes villes d'Aquitaine, en étant créatrice d'environ 172 chartres actuellement conservées.

C'est en 1152 qu'elle découvrit l'abbaye de Fontevraud fondée en 1101, dans le Maine et Loir, en accompagnant son mari Henri rendre visite à sa tante Mathilde, l'abbesse de ce monastère réunissant moines et moniales. Ses enfants Jeanne et Jean y passeront leurs premières années dans les années 1160. En 1199 Aliénor y enterra Richard et Jeanne auprès de leur père mort en 1189.

Retirée elle y organisera sa sépulture et celle des siens aménageant la nécropole des Plantagenets dans la nef abbatiale où l'on peut voir les trois sculptures funéraires de son mari Henri, de son fils Richard et d'elle-même, couchées et réalisées en tuffeau polychrome.



Il faut remonter dans le village et avancer au milieu des champs où une ferme offre à la vue ces vaches paissant paisiblement. Puis une longue descente serpentant sur le flanc de la colline découvre sur la droite l'axe vers le lit de la Save. Des massifs de violettes profitent des rayons de notre astre et là encore la route montre deux voies de roulement et un milieu largement végétal avec des mousses et touffes herbeuses. Dans un silence surprenant, il s'agit d'une longue descente avec des variations de pente dans les virages resserrés pour s'abaisser de près de cinquante mètres en l'espace d'un kilomètre. Tout au fond nous percevons le bus et arrivons à l'entrée du pont, là où le chemin menant aux gorges est fermé par un mur, une sécurité avec la fragilité des falaises qui subissent et pâissent de l'évolution du climat.



La Save s'écoule lentement empruntant une belle largeur sous des nuages floconneux tranchant de leur blancheur sur le ciel bleu. Des arbres, dans une attitude de squelettes tourmentés montrent une architecture des branches tout en courbures. Celles-ci évoluent dans plusieurs directions, certaines montent vers le soleil et d'autres plongent vers le sol, comme hésitantes.



Les groupes se séparent, les marcheurs reprenant le GR86 pour prendre des hauteurs au-dessus des gorges de la Save.

Les visiteurs changent de chaussures et prennent le bus pour rejoindre notre point de départ, l'entrée du site de l'exploitation gallo-romaine. Après un bref passage au musée où deux petites pièces abritent quelques vestiges historiques. Les restes retrouvés dans les grottes des gorges attestent de centaines de milliers d'années d'occupation par les animaux et

les humanoïdes et occupent une salle. On peut y découvrir une copie de la vénus de Lespugue, sculptée pour l'original dans de la défense de mammouth. L'autre est dédiée à quelques éléments décoratifs en marbre de la « villae rustica » proche ainsi que divers éléments à usage domestique retrouvés.

La villa fut une exploitation agricole qui devait couvrir de 800 à 1200 hectares et près de 250 travailleurs étaient nécessaires pour assumer les tâches agricoles ou artisanales. Sur cette terre alluvionnaire le rendement céréalier devait être bon et les romains ont su profiter des richesses naturelles des terres occupées.

Une première « ferme » aurait été implantée au premier siècle pendant la « pax Romana » mais la rageuse Save aurait repris possession de son espace d'expansion en emportant l'édifice dans une crue importante.

La reconstruction au 4^{ème} siècle sera plus éloignée du lit de la rivière et connut une grande période d'apogée entre le 3^{ème} et 5^{ème} siècle. Cet ensemble de plus de cinquante pièces, d'autres parlent de 200, était close et dotée de jardins intérieurs, de portiques et d'un nymphée se répartissant autour de trois cours en enfilade. Les murs semblent avoir été pour partie recouverts de plaques de marbre dont les restes sont visibles.



L'ensemble était augmenté des dépendances telles que briqueterie, forges et ateliers de tissage en plus des bâtis nécessaires à la culture de la terre. L'arrivée des Wisigoths entraîna une déchéance du site et celui-ci sera abandonné au 5^{ème}.

Au moyen-âge cette « carrière de pierres taillées » devint un moyen peu onéreux pour la construction de villages et cités dans les environs.



Le site fut remarqué au 19^{ème} siècle et acheté pour éviter son pillage. L'abbé Couret en fit un plan général en 1903 mais le site ne fut analysé que vers 1947 grâce à l'instituteur Georges Fouet.

La particularité des vestiges présentés par le guide démontre une organisation symétrique de l'ensemble et fait apparaître des murs épais constituant l'assise des constructions dont une partie de belle hauteur atteste l'originalité de ce site.



Quelques colonnes de marbre, dont la proximité de St B  at favorisait l'utilisation, sont toujours en place. Même si certaines ont été rapportées par des agriculteur qui en avaient confectionné de bons rouleaux pour leurs travaux après semis.

Certains affirme qu'il s'agissait d'une propriété d'un certain « N  potien » descendant d'un empereur de Rome éphémère (un mois) et qui aurait induit le nom régional du N  bouzan.

Un bon moment au milieu de ces pierres, un rappel d'histoire et de compétences malheureusement souvent ignorées par la « modernité ».

Après reprise des marcheurs    Sarremezan, le retour tranquille bénéficiant d'un soleil devenant plus présent en se rapprochant de Tournefeuille et qui nous permet d'arriver en pleine lumière, nouveauté depuis plusieurs mois.

